Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 36 (1903)

Heft: 5-6

Artikel: Que reste-t-il de l'ancien testament?

Autor: Aubert, L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379746

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUE RESTE-T-IL DE L'ANCIEN TESTAMENT ?

PAR

L. AUBERT

professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise indépendante neuchâteloise.

Que reste-t-il de l'Ancien Testament ? C'est la question que se posent, anxieux, bien des gens, en présence des travaux nombreux dont sont l'objet les livres sacrés de l'ancienne alliance au point de vue littéraire, historique et religieux, et dont les résultats bouleversent les opinions traditionnelles. Nous comprenons cette inquiétude. Car, malgré l'abandon théorique de la doctrine de l'inspiration plénière, qui est un fait consommé dans tous les milieux quelque peu théologiques, nous constatons que dans la pratique on en est beaucoup moins dégagé qu'on ne l'affirme, et cela tout particulièrement quand il s'agit de l'Ancien Testament. Il est curieux, en effet, de voir des hommes qui ne font aucune difficulté de reconnaître le côté humain dans le Nouveau Testament, se montrer presque inconsciemment plus réservés et plus timides en présence de l'Ancien. Cela aussi s'explique, grâce à la forme dans laquelle l'Ancien Testament se présente à nous. La législation mosaïque, par exemple, est presque toute entière mise dans la bouche de Dieu lui-même, et les prophètes ne se lassent pas de répéter que leurs paroles sont des paroles de l'Eternel. Donner ici une place à l'élément humain, c'est, en apparence, se mettre en contradiction avec les auteurs sacrés, c'est avoir

l'air de les accuser de parler faussement. Et aussi l'Ancien Testament continue-t-il à être considéré comme un livre essentiellement divin, non pas seulement dans son esprit, mais même dans sa lettre.

Il n'est pas étonnant que ceux qui ont été nourris dans une semblable conception et qui ont trouvé dans l'Ancien Testament ainsi conçu une grande édification, soient troublés et quelquefois même scandalisés quand on leur dit qu'il y a dans le Pentateuque des sources différentes, facilement reconnaissables pour celui qui veut les voir, que ces sources sont entre elles trop divergentes pour être nées dans un même temps, et qu'il résulte de leur étude que la législation qui, d'après le texte, a été donnée tout entière à Moïse, appartient à différentes époques de l'histoire du peuple d'Israël. Leur trouble s'accroît quand ils apprennent que le travail critique ne s'arrête pas là, qu'il se poursuit de la même façon pour les autres livres de l'Ancien Testament, que l'on signale dans les livres historiques la présence de documents qui ne semblent pas toujours d'accord entre eux, que l'on dissèque les prophètes et que l'on attribue à des inconnus ce qui était auparavant envisagé comme une parole d'Esaïe ou de Jérémie, que l'on refuse à David ou à Salomon les livres qui portent leur nom, en un mot, que l'on bouleverse la littérature d'Israël et que l'on en profite pour ne pas moins bouleverser son histoire. Mais leur trouble devient un complet désarroi quand ils entendent que l'on discute même la valeur religieuse de l'Ancien Testament, que l'on met ses enseignements et ses institutions en parallèle avec ceux que nous trouvons chez d'autres peuples, que l'on signale des rapprochements qui privent ou semblent priver la religion d'Israël de son caractère unique, que l'on insiste sur le côté encore imparfait et incomplet de bien des conceptions et de bien des croyances, surtout à l'origine du peuple, que l'on cherche, en un mot, un développement humain là où il ne devait y avoir qu'une histoire divine. Alors, à la question qu'ils se posent : Que reste-t-il de l'Ancien Testament? ils sont tentés de répondre eux-mêmes : Un tas de ruines.

Mais si je comprends que l'on pose la question, si je ne m'étonne pas que quelques-uns y répondent, un peu brusquement, par une parole qui doit être dans leur pensée une condamnation de tout le travail actuel sur l'Ancien Testament, je suis, d'autre part, absolument persuadé qu'il y a dans les inquiétudes que l'on témoigne une méconnaissance du véritable état des choses, et dans la sentence que l'on prononce un manque de confiance en la puissance bienfaisante de la vérité. Car il est incontestable que tout le travail que l'on incrimine n'a pas d'autre but que de rechercher la vérité et de la faire mieux connaître qu'elle ne l'était auparavant. Je veux bien qu'ici comme partout de nombreuses erreurs se glissent dans la recherche de la vérité et qu'il ne faut pas parler trop tôt de résultats définitivement acquis ; je veux bien même que certains hommes cherchent, plus ou moins inconsciemment, la vérité dans le contraire des opinions courantes. Mais cela ne doit pas nous pousser à rejeter, de parti-pris, un travail dont les résultats ne cadrent pas toujours avec notre manière de voir, et à fermer les yeux devant l'évidence parce qu'elle contrarie nos sentiments et nos habitudes. Au lieu de nous lamenter sur des ruines qui n'existent peut-être que dans notre imagination, nous devons courageusement considérer la situation nouvelle qui nous est faite, examiner si elle est bien telle que nous l'avons pensé au premier abord, entrer nous-mêmes, pour autant que nous le pouvons, dans la lutte pour la vérité, et s'il y a lieu, reconstruire sur un nouveau plan l'édifice que nous avons cru détruit.

Il me semble, messieurs, qu'il y a une considération a priori qui devrait mettre les chrétiens évangéliques à l'abri de toute crainte puérile en présence des travaux dont l'Ancien Testament est l'objet et du bouleversement qu'ils provoquent dans les idées traditionnelles. C'est que l'Ancien Testament est, en tout cas, la préparation du Nouveau, c'est que l'Evangile est le fruit certain et authentique de la religion d'Israël. Personne ne songe sérieusement à le contester. A gauche comme à droite, libres-penseurs acharnés et ortho-

doxes invétérés, tout le monde reconnaît qu'il y a entre ces deux formes de la religion la liaison la plus étroite et que l'Ancien Testament est la plante sur laquelle a crû la fleur du Nouveau. Mais, s'il en est ainsi, nous qui croyons au Dieu qui s'est révélé à nous en Jésus-Christ, qui adorons en lui le créateur des cieux et de la terre, le maître des évènements, le Père céleste qui s'est abaissé jusqu'à nous dans la personne de son Fils et qui nous a sauvés pour que nous soyons ses enfants à toujours, nous ne pouvons faire autrement que d'être d'avance persuadés que dans l'Ancien Testament c'est lui qui s'est manifesté, qui a dirigé les évènements, inspiré les hommes, créé, en un mot, le large fondement sur lequel s'élève l'édifice de la nouvelle alliance. Que l'on retourne l'Ancien Testament de toutes les façons, que l'on démolisse autant que l'on voudra les conceptions traditionnelles, que l'on introduise partout le pic et la pioche du chercheur curieux qui veut savoir de quoi est fait le sol sur lequel il se trouve, qu'on distingue entre les matériaux et le ciment qui les unit, qu'on change les étiquettes, nous n'avons pas besoin de nous émouvoir comme si on allait enlever quelque chose à l'œuvre de Dieu dans le monde ou ravir à l'Evangile la base sur laquelle il repose : nous avons l'assurance qu'on n'arrivera jamais à démontrer que Dieu n'était pas en Israël, et que les serviteurs qui ont proclamé son nom n'étaient pas les instruments de sa volonté.

Animé d'une semblable conviction, je me sens parfaitement libre en présence de toutes les recherches, de tous les travaux, de tous les résultats acquis ou prétendus de la science actuelle de l'Ancien Testament. Je ne me crois pas obligé de jurer constamment *in verba magistri,* quitte à jurer le lendemain d'une autre façon, mais je ne me crois pas obligé non plus de faire de continuels *sacrificia intellectus* pour conserver une conception antique, une explication traditionnelle, quand je me trouve en présence de conceptions et d'explications qui me paraissent être la vraie solution des problèmes. Ce que je conserve, c'est mon cœur de croyant, c'est le respect de toute chose dans laquelle je discerne une pensée

divine ou une effusion de la piété humaine, c'est le désir de découvrir toujours mieux le plan que Dieu a suivi et qu'il suit encore dans l'éducation des hommes.

C'est avec ces dispositions que je me place en présence de la question : Que reste-t-il de l'Ancien Testament? Pour me faciliter la réponse, je distingue la question littéraire, la question historique et la question religieuse; j'insisterai spécialement sur la troisième.

I

Par question littéraire, j'entends tout ce qui concerne le mode de composition, l'auteur, la date, le style des écrits sacrés. Ce que l'on reproche ici à la critique moderne, c'est le morcellement des livres que l'on envisageait comme des unités sorties de la main d'un seul auteur, puis la substitution aux noms d'auteurs et aux dates donnés par la tradition et inscrits dans l'Ancien Testament lui-même, de personnages inconnus dont on ne sait pas dire le nom, ou de dates qui semblent abominablement jeunes. Je ne fais aucune difficulté de reconnaître que la fixation des sources et des documents prend dans certains commentaires de l'Ancien Testament une place énorme, et j'appelle de mes vœux le moment où l'on se préoccupera moins de fixer l'origine exacte de tel verset on de telle moitié de verset, et davantage de la pensée exprimée. Le temps viendra évidemment où, le travail de détail accompli, on prendra les choses de plus haut et, réglant brièvement la question des sources et celle des interpolations, on s'arrêtera à la portée religieuse, morale ou historique du contenu. Déjà des voix s'élèvent en ce sens dans le camp même de la critique. Mais le travail actuel n'est pas inutile; il restera dans ses grandes lignes, et il fournira le terrain sur lequel opérera une étude plus spirituelle de l'Ancien Testament.

En attendant la phase nouvelle qui se prépare, la critique littéraire moderne a rendu de grands services à la connaissance des livres sacrés de l'ancienne alliance. Je ne pense

pas qu'il y ait jamais eu une époque où on les ait étudiés de plus près, où l'on ait pesé plus exactement la valeur des moindres détails et cherché plus soigneusement la signification de chaque membre de phrase. A supposer même que ce travail ait été accompagné de beaucoup d'erreurs, de conclusions trop hâtives et de distinctions inutiles, il y a là une somme immense d'observations pour lesquelles nous devons être reconnaissants.

Mais je laisse de côté ces enrichissements de détail et je me contente de faire deux remarques générales. La première est celle-ci : la critique littéraire de l'Ancien Testament, avec sa distinction de sources et de documents divers, a débarrassé l'exégèse d'une foule de difficultés dont elle ne se tirait que par des explications forcées, alambiquées, qui faisaient plus d'honneur à l'ingéniosité de leurs auteurs qu'à leur respect de la vraisemblance. Oh ! ces explications que l'on donnait, par exemple, des répétitions et des contradictions qui se rencontrent quelquefois dans le récit d'un même événement, ces lois de l'historiographie hébraïque que l'on établissait pour justifier une manière de raconter qui n'est pas la nôtre, qu'elles étaient curieuses, et que d'objections elles soulevaient dans les esprits habitués à plus de simplicité. Actuellement, elles n'ont plus aucune raison d'être. Quand on constate que Noé et sa famille entrent deux fois dans l'arche, et la seconde fois après que l'auteur a déjà raconté que la pluie tomba sur la terre quarante jours et quarante nuits, ou quand on constate que Dieu lui ordonne de prendre sept paires d'animaux purs et que la suite du récit n'en mentionne plus qu'une, on n'a pas besoin d'attribuer aux historiens sacrés l'étrange habitude de raconter sommairement un événement avant de le reprendre dans ses détails, ou de dire qu'ils sous-entendent la première forme d'une indication quand ils la donnent une seconde fois d'une façon différente. Il suffit de relever que l'auteur emploie deux sources différentes, qu'il les combine aussi bien que possible, et que les divergences de détail proviennent de ses sources et non pas de lui-même. Intolérables quand elles sont attribuées à un seul narrateur, elles s'expli-

quent sans peine quand il y en a deux. Je ne multiplie pas les exemples. Ils sont légion. C'est à mon avis une vraie délivrance que de pouvoir, en présence de difficultés de cette nature ou d'autres analogues, renoncer aux subtilités ou aux expédients et reconnaître simplement que nous avons des renseignements d'origine diverse. S'ils ne concordent pas toujours, c'est à nous d'examiner les faits et de fixer là où se trouve la plus grande vraisemblance. Les explications « quand même » sont une déformation du sens de la vérité ; elles habituent l'esprit à des exercices d'équilibriste qui lui font perdre la faculté de marcher droit. La critique littéraire n'eût-elle fait que de remettre en honneur la rectitude du jugement, que ce serait déjà beaucoup.

Ma seconde remarque est la suivante: en s'efforçant de mettre les produits de la littérature hébraïque en rapport intime avec l'histoire même du peuple d'Israël, la critique les a rendus plus vivants, plus intéressants et nous a introduits, beaucoup plus que ce n'était le cas dans le passé, au milieu même des préoccupations, des aspirations, des craintes et des espérances qui ont agité la nation aux diverses époques de son développement. Quand on plaçait presque deux cents ans avant le moment où elle devait trouver les auditeurs auxquels elle s'adressait, la grande prophétie de consolation qui commence Esaïe XL, il est évident que, si belle qu'elle soit, elle ne pouvait faire battre les cœurs d'une sympathie bien profonde pour les malheureux opprimés et provoquer une grande joie de leur prochaine délivrance. Car on se disait nécessairement que ces malheureux n'existaient pas encore, et la consolation future de gens qui ne sont pas même nés laisse un peu froid. Transportée au milieu des exilés de Babel, que cette prophétie en revanche devient lumineuse ! Nous nous plaçons sans effort dans la situation : nous entendons les soupirs des opprimés, nous voyons leurs souffrances, nous assistons à leurs accès de découragement, et la parole du prophète soulève nos cœurs comme elle a dû soulever le cœur de ses contemporains. Qu'elle est admirable cette parole mise dans son lieu et dans son temps ! On répète

involontairement le cantique que le prophète lui-même entonne au chapitre LII : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie la paix, qui apporte un bon message, qui publie le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règne ! »

Combien, à un autre point de vue, on ressent mieux, quand on les place dans leur cadre, la satisfaction intime qui a dicté les paroles ironiques avec lesquelles un écrivain du temps de l'exil salue l'arrivée du roi de Babel dans le scheol : « Le sépulcre profond s'émeut devant toi, pour venir à ta rencontre. Il réveille devant toi les trépassés. — Tous ils prennent la parole et te disent: Toi aussi, te voilà sans force comme nous ! — Ta magnificence est descendue au sépulcre avec le son de tes lyres. Tu es couché sur une couche de vers, et la corruption est ta couverture ! » Laissez ce morceau dans la bouche d'Esaïe : il nous paraîtra toujours beau, mais il ne fera plus tressaillir nos entrailles, car il ne sortira plus des entrailles de quelqu'un qui a connu de près l'insolence du roi de Babel.

Le relief nouveau que prend la littérature d'Israël quand on recherche, tout autrement que ce n'était le cas dans les temps antérieurs, les occasions qui l'ont fait naître, les événements qui l'ont inspirée ou accompagnée, les aspirations auxquelles elle répondait, est déjà propre à dissiper les craintes de ceux qu'effraie la simple critique littéraire. Celle-ci eût-elle supprimé bien des choses, qu'elle aurait tout au moins le mérite d'avoir rendu plus vivantes celles qu'elle a laisées. Mais, en fait, elle n'a rien supprimé.

On ne devrait pas avoir besoin de le dire, car cela s'entend de soi-même. Aucune page n'a été arrachée à l'Ancien Testament. Les chefs-d'œuvre que l'on admirait sont toujours là. La première page de la Genèse est restée la plus grandiose de toutes les cosmogonies; les histoires des patriarches n'ont pas cessé d'être des modèles de narration populaire ; le livre de Job n'a pas perdu sa place au premier rang des poèmes qui aient jamais été composés; les Psaumes contiennent encore les cantiqpes et les prières qui sont l'expression clas-

sique de la reconnaissance et de la supplication; la prédication des prophètes n'a été dépouillée d'aucun de ces accents de colère qui font frémir ou d'aucune de ces promesses qui illuminent l'âme.

Je sais bien que dans nombre de cas les noms des auteurs ont été changés et que les temps assignés à la composition ont été fixés d'une autre manière? Est-ce cela qu'on appelle une diminution de l'Ancien Testament, l'enlèvement d'une partie de ses trésors? Sans revenir à ce que j'ai dit tout à l'heure de la compréhension plus vivante que donne à mainte page de l'Ancien Testament un rapprochement plus étroit avec les faits de l'histoire, plaçons-nous tout simplement en présence des chefs-d'œuvre de la littérature hébraïque et demandons-nous ce qu'ils perdent à changer de date. Voici le livre de Job : on l'a placé au temps de Moïse, puis au temps de Salomon, ou au temps d'Ezéchias; on le place aujourd'hui généralement après l'exil. Si nous ne nous inquiétons pas des circonstances du milieu, en quoi est-il moins beau à une époque qu'à l'autre? N'est-il pas toujours la lutte gigantesque du juste souffrant contre l'idée que lui-même et ses amis se font du juste gouvernement de Dieu? N'a-t-il pas toujours les mêmes cris de désespoir, les mêmes élans d'une foi qui s'accroche désespérément au Dieu qu'elle renie, la même hauteur de conception morale, les mêmes magnifiques descriptions des choses de la nature? Je ne vois pas ce qu'il perd, à ce point de vue, à être placé après l'exil plutôt qu'avant. Je vois, en revanche, tout ce qu'il gagne à devenir, non plus seulement le cri d'une âme, mais le cri de toute une génération que les conceptions générales du présent et les expériences du passé mettaient en face du grand problème de la souffrance. — Dira-t-on que le récit de la création n'a plus la même grandeur, ni la même portée religieuse quand on cesse de l'envisager comme écrit de la main de Moïse? Ou bien le psaume LI est-il une expression moins profonde et moins frappante du sentiment du péché et du désir du pardon, si on ne l'attribue pas nécessairement à David? Ou encore les Proverbes ne renferment-ils plus des trésors de sagesse pra-

tique, quand on n'y voit pas une collection essentiellement salomonique? Notez, que pour le moment, je n'avance moi-même aucune solution positive; je me contente de constater que les écrits ne sont pas supprimés, et que les trésors ne sont pas enfouis dans je ne sais quelle caverne, quand la critique littéraire cherche à réformer, à leur sujet, les données de la tradition.

Mais j'entends une grave objection. Les données de la tradition se retrouvent déjà en partie dans l'Ancien Testament lui-même, et n'est-ce pas ruiner le caractère moral de ce livre, par conséquent la confiance que nous avions dans les instructions qu'il contient, que de l'accuser d'erreur, fût-ce même d'une erreur littéraire? Puis, la critique ne va-t-elle pas plus loin encore et ne parle-t-elle pas de livres écrits sciemment sous un nom supposé? Tout d'abord, il s'agit ici de bien préciser les choses. Bon nombre de livres de l'Ancien Testament sont sans nom d'auteur. C'est le cas, en particulier, de tous les livres historiques, du Pentateuque et du livre de Job. Dire que le Pentateuque n'est pas de Moïse, ce n'est pas se mettre en contradiction avec l'Ancien Testament, mais avec une antique opinion de la Synagogue et de l'Eglise, dont l'antiquité ne garantit pas la vérité. Puis, à côté de ces livres sans nom d'auteur, il y en a d'autres dans lesquels le titre ou les titres, avec les indications ordinaires qu'ils contiennent, ne viennent pas de l'auteur présumé du contenu, mais en dernier ressort des compilateurs du canon ou des rédacteurs qui nous ont transmis ces livres sous leur forme actuelle. C'est le cas des Psaumes, des Proverbes, du Cantique et de presque tous les Prophètes. Prenons les Psaumes, par exemple. Sauf de rares exceptions, sur lequelles le temps ne nous permet pas de nous arrêter, il n'y a, dans les différents cantiques, aucune indication positive qui nous dise qu'ils veulent avoir été composés par telle ou telle personne. Dirigés par les titres, nous nous sommes habitués à en interpréter un bon nombre d'après les circonstances de la vie de David, mais ce n'est pas là la seule interprétation possible, et surtout elle n'est pas donnée par les cantiques eux-mêmes. Elle

nous vient des titres. Or, les titres, avec leurs indications musicales et autres, prouvent, par le lien de parenté qui les unit, qu'ils sont l'affaire non des auteurs des cantiques mais des rédacteurs du psautier. Cela résulte avec évidence, entre autres choses, du nom de « Cantiques de Mahaloth » donné à quinze d'entre eux. Sans doute, ces titres n'ont pas été donnés au hasard ; ceux qui les ont mis en tête des psaumes avaient leurs raisons pour cela, et nous avons à rechercher ces raisons dans la mesure où nous le pouvons encore. Mais rien ne nous oblige à y conformer notre propre jugement. En tous cas, si nous ne tenons pas compte des titres dans l'interprétation des psaumes, nous n'accusons pas les auteurs de pseudépigraphie, nous admettons simplement que les rédacteurs du psautier ont été insuffisamment renseignés. Si nous prenons maintenant le livre d'Esaïe, nous constaterons que le prophète du temps d'Ezéchias ne réclame nullement pour lui-même la composition des soixante-six chapitres qui ont été placés sous son nom. Ici encore on peut prouver que nous sommes en présence d'une collection faite par des mains postérieures, et nous n'avons pas le moindre motif de penser que nous manquons de respect à Esaïe quand nous attribuons à un autre des chapitres qui appartiennent manifestement à une autre époque. Nous réformons le jugement de quelques scribes post-exiliques, nous ne jetons aucune suspicion sur les écrits eux-mêmes.

On voit que, quand on examine les choses de près, le reproche de se mettre en contradiction avec les données de l'Ancien Testament, que l'on fait à la critique littéraire, doit être extrêmement limité. Elle contredit, non pas les auteurs de l'Ancien Testament, mais, au pis aller, les auteurs du canon, et encore ne sommes-nous pas sûrs que dans tous les cas ceux-ci aient voulu exprimer l'opinion qu'on leur prête. Restent, il est vrai, sans parler de Quoheleth où tout le monde s'accorde à voir une fiction littéraire absolument transparente, certaines portions législatives du Pentateuque qui veulent venir directement de Moïse, et ici et là des discours, des cantiques, des prières, des prophéties (Da-

niel), qui sont placés dans la bouche de certains hommes par ceux-là même qui les rapportent, et dont pourtant il est bien difficile de maintenir l'authenticité. Ici, nous devons reconnaître que nous sommes en présence d'un mode de faire qui n'est plus le nôtre, mais dont nous aurions tort de nous scandaliser, car on l'employait en toute simplicité, ou que nous aurions tort de nier parce qu'il heurte nos idées, car on retrouve des procédés semblables dans toute l'antiquité. En Israël la législation a continué à porter le nom de son premier auteur, et c'est tout naturellement qu'on plaçait dans sa bouche les éditions nouvelles de la loi ou les compléments que l'histoire obligeait à y ajouter. C'était plus qu'une fiction, car les rédacteurs des siècles postérieurs avaient la conscience d'agir dans l'esprit de Moïse et conformément à ses intentions. Ils étaient du reste portés par la tradition qui ne distinguait pas des couches successives dans le droit existant, mais le faisait remonter tout entier à l'origine de la nation. Si on parle, à ce propos, de pseudépigraphie, il faut se rendre compte qu'une pseudépigraphie qui ne travaille qu'avec la complicité de ceux auxquels elle s'adresse, n'est plus, en réalité, de la pseudépigraphie au sens propre du mot. Quant aux paroles mises dans la bouche de certains personnages, elles ne sont qu'une interprétation de l'histoire sous une forme que tout le monde admettait comme légitime et qui compense ce qu'elle a d'inexact, à notre point de vue, par la vie plus grande qu'elle donne au récit. Elle n'est pas, en tout cas, de nature à ruiner en quoi que ce soit notre respect pour l'Ancien Testament.

En résumé, la critique littéraire a bouleversé peut-être bien des idées reçues ; mais elle n'a pas détruit le trésor que nous possédons dans la littérature hébraïque. Il va sans dire que nous ne sommes pas obligés de dire oui et amen à *tout* ce qu'avancent des esprits plus aventureux que réellement perspicaces ; mais nous n'avons aucun motif de piété de nous regimber contre l'évidence. Après tous les travaux de la critique littéraire, l'Ancien Testament ne cesse pas d'être un livre admirable ; je dirais même que sur bien des points nous avons appris à en mieux comprendre la beauté.

II

Soit ! répondra-t-on peut-être, la critique littéraire n'a détruit que des opinions erronées sur l'origine des différentes parties du livre ; mais n'a-t-elle pas frayé les voies à la critique historique, et celle-ci n'a-t-elle pas enlevé toute valeur à l'histoire d'Israël, telle qu'elle nous est racontée dans l'Ancien Testament.

Il est certain, messieurs, que nous arrivons ici sur un terrain où la question, qui fait le sujet de ce travail, se présente à nous avec le plus de gravité. Il serait même fâcheux de le méconnaître, car on ne résout pas les difficultés en les niant, et on ne supprime pas la guerre en criant : Paix, paix, où il n'y a point de paix.

Cependant, il importe avant tout de ne rien exagérer. Si nous laissons de côté des ouvrages excentriques qui semblent faits exprès pour enlever toute confiance dans les résultats de la science, parce qu'on y constate plus d'esprit de système et d'imagination qu'une sage réserve historique, nous serons surpris, en lisant les histoires modernes d'Israël, de voir que sur bien des points, pour ne pas dire dans la grande majorité des cas, elles contiennent exactement les mêmes choses que celles qu'on lisait dans les livres plus anciens. C'est bien toujours la même histoire qui nous est racontée. Il peut paraître ridicule de le dire, mais n'est-ce pas la preuve que les documents historiques de l'Ancien Testament, du moins une partie d'entre eux, ont pu affronter le feu de la critique sans être réduits à néant? Et, en fait, sans parler des livres prophétiques qui sont eux-mêmes des sources de premier ordre pour l'histoire d'Israël, nous possédons dans les livres proprement historiques, à côté de renseignements plus tardifs, des documents d'une valeur incontestable. Faut-il citer le cantique de Débora, l'histoire d'Abimélec ou celle des Danites, 2 Sam. IX-XX, les extraits des annales des rois de Juda ou des rois d'Israël, les mémoires d'Esdras et ceux de Néhémie? J'hésite à le faire, car j'ai l'air ainsi de jeter un jour fâcheux sur d'autres qui mériteraient d'être nommés, mais que je ne puis énumérer en détail. Du reste, il n'est pas exact, au

point de vue scientifique, d'envisager comme dénuées de toute valeur des sources moins directes que les autres et par conséquent moins pures. Sorties du grand courant de la tradition populaire, elles n'ont pas conservé les contours précis des événements, qui s'effacent à force de passer de bouche en bouche, mais elles indiquent mieux peut-être l'importance des faits et leur signification pour l'histoire subséquente.

On l'a dit souvent, mais il n'est pas inutile de le répéter : Quand on cherche dans les livres historiques de l'Ancien Testament avant tout une histoire d'Israël, on se trompe étrangement sur le but qu'ils poursuivent. Il y a dans le livre des Rois une formule qui a souvent arraché des soupirs de regret à des gens curieux comme nous le sommes tous. C'est la formule par laquelle l'auteur termine généralement ce qu'il vient de raconter d'un roi : Le reste des actions de N. N. et tout ce qu'il a fait, cela n'est-il pas écrit dans le livre des Chroniques des rois d'Israël (ailleurs : des rois de Juda)? Nous aimerions savoir ce qu'a été ce reste des actions de Jéroboam I, de Bæscha, d'Homri et de tous les autres. L'auteur n'a pas jugé bon de nous le dire, justement parce que son but n'était pas de raconter l'histoire politique ou militaire de son peuple, mais qu'il voulait relever dans les événements du passé les enseignements qu'ils contenaient pour la postérité au point de vue supérieur de la religion. Il ne s'arrête donc longuement que là où il trouve des matériaux appropriés à son but; et il profite des occasions que lui donne la trame du récit pour intercaler dans l'histoire générale des détails donnés par des sources spéciales ou simplement par la tradition sur telle ou telle manifestation de l'esprit de Jahveh. Sur le reste il est d'une concision extrême. Et malgré cela, nous ne pouvons que lui être infiniment reconnaissants de tout ce qu'il nous donne, même pour l'histoire proprement dite. Il aurait pu procéder avec plus de liberté encore et supprimer bien des choses qui ne lui étaient pas directement utiles. Aussi est-ce grâce à lui que, malgré tout, nous connaissons l'histoire d'Israël et de Juda pendant

le temps de la royauté d'une façon qui peut parfaitement soutenir la comparaison avec l'histoire des grandes nations, dont on vante les monuments de brique ou de pierre. Et même il a fourni de précieux renseignements aux déchiffreurs de cunéiformes, si fiers aujourd'hui de leur science nouvellement acquise. Ce que je dis du livre des Rois s'applique aussi, *mutatis mutandis*, aux autres livres historiques de l'Ancien Testament. Pour les juger équitablement, il faut se rappeler le but que poursuivaient les auteurs, et au lieu de les condamner avec dédain, nous serons vraiment surpris de la grande somme de matériaux qu'ils fournissent à une histoire scientifique d'Israël. C'est du reste ainsi que les envisage tout critique un peu raisonnable.

Mais avec tout cela il n'en reste pas moins qu'il y a quelque chose de changé dans l'histoire d'Israël, telle qu'on la présente aujourd'hui. En premier lieu, une quantité de faits sur lesquels on aimait à insister autrefois comme des preuves positives de l'action directe de Dieu dans la vie des hommes, sont relégués à l'arrière plan: ou bien on leur dénie toute valeur historique, ou bien on se tient à leur égard sur une expectative qui est déjà un commencement de négation. Et ces faits se retrouvent non pas seulement au commencement, mais dans toute la suite de l'histoire. Ne plus les rencontrer, ou ne les rencontrer que marqués d'un *obelos* critique, c'est pour beaucoup d'âmes un véritable chagrin.

Mais il y a plus. L'ensemble de l'histoire a subi une profonde transformation. L'ancienne formule : Moïse et les Prophètes a été remplacée par une autre: les Prophètes et la Loi, et naturellement ce changement ne s'est pas fait sans entraîner une foule de modifications, de renversements, de transpositions dans les données qui établissaient l'ancienne formule. Aussi comprend-on qu'en présence de ce vin nouveau qui ne leur paraît pas avoir crû sur la vigne du Seigneur, bien des gens disent, comme au temps de Jésus : Le vieux est meilleur.

Il n'est naturellement pas possible, dans un travail comme celui-ci, de reprendre toute la question. Mon intention n'est

pas non plus, je l'ai déjà dit, de présenter certaines opinions comme des résultats définitifs. Il est très possible que des études nouvelles obligent à admettre dans l'histoire d'Israël plus de diversité, plus de sauts en avant et de retours en arrière, plus de complications en un mot qu'on n'est généralement disposé à le faire ajourd'hui. Mais je voudrais que chacun fût convaincu que les idées actuelles sur le développement du peuple de l'ancienne alliance ne sont pas nées du désir de trouver l'Ancien Testament en défaut ou d'appliquer à l'histoire d'Israël les lois de l'évolution. Elles veulent être la solution vraie des problèmes soulevés par l'Ancien Testament lui-même. Car il y a des problèmes, de graves, de lourds problèmes dans l'Ancien Testament. Les nier ou les amoindrir, pour se dispenser de les résoudre sérieusement, n'est digne ni du livre ni de ceux qui l'étudient. Et s'il y a des gens qui les nient parce qu'ils ne savent pas les voir, on ne peut empêcher ceux qui les ont vus de s'en préoccuper et de chercher à les expliquer. Il y a là pour eux à la fois une affaire de conscience et un besoin de l'esprit. Quand, par exemple, on constate qu'au temps de Samuel le sanctuaire de Silo, qui doit être, d'après les conceptions anciennes, le sanctuaire central de tout Israël et auquel en tout cas la présence de l'arche assurait une prééminence sur tous les autres, était desservi par quelques hommes, on se demande ce que sont devenus les 22 273 lévites qui ont été dénombrés par Moïse au Sinaï. La première pensée est qu'ils ont disparu pendant les quarante ans du désert ou pendant les temps troublés qui ont suivi la conquête de Canaan. Mais quand on les retrouve, d'après les Chroniques, au temps de David, qui en réserve 24 000 pour les offices de la maison de l'Eternel, en établit 6000 comme magistrats et juges, 4000 comme portiers et 4000 comme chantres (1 Chron. XXIII, 2-5), on doit reconnaître que la première explication ne vaut rien et qu'il y a un hiatus évident entre les données du livre de Samuel et celles du Code sacerdotal et des Chroniques. Relever ce hiatus, ce n'est pas chercher à détruire l'Ancien Testament, c'est tout simplement reconnaître ce qui est ; et donner rai-

son à un document contre les autres, ce n'est pas montrer du mauvais vouloir, c'est dire ce que tout le monde dirait dans d'autres circonstances: que deux choses qui s'excluent ne peuvent être vraies à la fois. Et quand à cette première observation s'en ajoutent d'autres, quand les indices se multiplient, quand on voit que toute la littérature antexilique ne tient pas compte de l'organisation ecclésiastique du Code sacerdotal, que voulez-vous que l'on fasse? que l'on ferme les yeux devant la solution qui se présente avec une évidence toujours plus grande, et que l'on dise: Cela ne peut pas être vrai? ou bien que l'on envisage courageusement les choses comme elles sont, et que, sans précipitation, sans recherche avide de la nouveauté, sans prosternement adulateur devant la théorie du jour qui prétend être la Science, on accepte ce qui s'impose à l'esprit comme la vérité et qu'on travaille soi-même à la dégager des voiles qui la couvrent encore?

Je ne doute pas de votre réponse, et je sais que vous pensez avec moi: quelque dommage qu'il puisse en résulter pour l'Ancien Testament envisagé comme source historique, la vérité avant tout. Mais le dommage est-il en réalité aussi grand que quelques-uns le pensent, ou que d'autres le font par leurs exagérations? A supposer que la formule nouvelle, les Prophètes et la Loi, l'emporte définitivement, est-ce que vraiment ce sera la fin de l'Ancien Testament ou de l'histoire d'Israël? Ce serait étrange, car elle vient de l'Ancien Testament, lu, il est vrai, d'une autre façon que la façon traditionnelle, et elle n'a rien qui soit indigne du peuple de la révélation. Si nous la considérons dans ses grandes lignes, que voyons-nous? Une œuvre capitale au début de l'histoire: l'œuvre de Moïse, qui rassemble tout ou partie des diverses tribus, les arrache à la servitude d'Egypte, et leur donne comme centre de ralliement la bannière de Jahveh: Jahveh est le Dieu d'Israël, Israël est le peuple de Jahveh; puis, dans la suite, une longue lutte pour la conquête de Canaan, dans laquelle, au milieu de bien des défaillances, Israël combat avec son Dieu et pour son Dieu, jusqu'au moment où ses

premiers rois assurent son triomphe définitif; puis, après une période dans laquelle l'influence ambiante avait enlevé à l'esprit israélite une partie de son originalité, l'apparition des grands prophètes qui s'élèvent vigoureusement contre les péchés de la nation, contre les cultes cananéisés, contre une religion toute pleine encore de l'esprit du paganisme, et qui mettent le sceau à l'œuvre commencée par Moïse en réclamant, avec une énergie indomptable, la première place pour les obligations morales dans le service de Jahveh, en proclamant la royauté universelle du Dieu de leurs pères et en donnant, dans leur propre vie, l'exemple d'une foi et d'une obéissance vraiment dignes de celui dont ils se disent les envoyés ; puis, sous l'influence des prophètes, sous l'action aussi des évènements qui donnent raison à leurs menaces de jugement, des tentatives de réforme, des codifications qui doivent régler la vie du peuple d'une façon vraiment agréable à l'Eternel ; enfin, après l'exil, la communauté juive, qui remplie du souvenir des terribles châtiments de Dieu et désireuse de préparer les temps bienheureux que les prophètes avaient fait entrevoir dans l'avenir, met toute son énergie à *pratiquer* purement la religion de Jahveh et à observer fidèlement les lois de la sainteté et de la justice, suivant les formules que ses sages ont rédigées d'après les traditions du passé ou les enseignements du présent. Est-ce là vraiment une conception historique à laquelle nous devions dénier toute grandeur et tout intérêt? Je ne le pense pas. Nous allons y revenir au point de vue religieux. Pour le moment, je crois pouvoir dire qu'aussi longtemps qu'elle n'est pas elle-même supprimée, nous aurions tort d'accuser la critique historique de ne laisser derrière elle, dans l'Ancien Testament, qu'un monceau de ruines. Il reste une histoire, et une histoire extrêmement intéressante.

III

Mais la grande question qui se pose aujourd'hui est celle de la valeur religieuse de l'Ancien Testament. Elle se pose tout naturellement en présence des travaux de la critique histori-

que dont nous venons de parler, et elle est rendue particulièrement brûlante par les nombreux points de contact que l'histoire comparée des religions établit entre le développement religieux d'Israël et celui des autres peuples. Mais il ne faut pas oublier qu'elle se pose indépendamment de tous les travaux modernes. Il y a dans nos communautés des hommes qui n'ont jamais fait de critique de l'Ancien Testament, qui ne connaissent que de très loin l'histoire des religions, et qui cependant ne voient dans le Dieu des Juifs qu'un Dieu très inférieur, avec lequel nous devons, une bonne fois, briser pour ne plus adorer que le Père céleste révélé en Jésus-Christ. Nous aurions tort de ne pas nous préoccuper de ce sentiment, car il explique l'écho que certaines affirmations, plus bruyantes que bien fondées, trouvent dans des cercles étendus du peuple chrétien. Les objections que l'on fait, du côté scientifique, à la divinité de l'Ancien Testament (pour prendre un terme souvent usité), rejoignent les protestations et les critiques qui se font jour dans la masse pour des raisons extrêmement diverses : elles leur donnent un corps et triomphent avec leur appui.

On oublie trop ce côté de la question, quand on s'en prend uniquement aux opinions critiques et qu'on les accuse seules de ruiner la valeur religieuse des écrits sacrés de l'ancienne alliance. Il faut dire que les représentants de l'école moderne ont trop souvent procédé, ou procèdent trop souvent, avec un sans-gêne qui déroute les amis de l'Ancien Testament, avec des jugements sommaires qui les scandalisent, avec une assurance de leur propre supériorité intellectuelle qui effarouche des gens plus respectueux du passé. Quand les termes de pédant, de lourdaud, de plat, de stupide sont appliqués aux écrivains sacrés ou à leur prose, dès qu'ils n'ont plus un style brillant ou qu'ils expriment des pensées qui ne sont pas du goût de leurs critiques, l'alarme naît dans les cœurs, et, malgré des affirmations bien différentes qu'on trouve sous la plume des mêmes savants, on se demande si ce sont là des hommes capables de saisir vraiment les choses religieuses, ou en tout cas de les saisir comme elles doivent l'être. Ce

qui est certain, c'est qu'ils n'en ont pas toujours l'air, et, quoique l'apparence soit trompeuse, il suffit de cela pour que l'Ancien Testament semble, à première vue, dans les écrits modernes, être en partie dépouillé de ce qui fait sa gloire et sa raison d'être.

Mais, même si cela était plus qu'une apparence, si c'était une réalité, cela ne signifierait pas encore que les choses elles mêmes (les idées nouvelles sur l'Ancien Testament) emportent cette conséquence. Il faut distinguer entre la forme extérieure et historique d'un fait et sa signification religieuse. On peut parfaitement bien avoir reconnu la première, l'avoir dégagée des langes de la tradition, et ne pas avoir saisi la seconde, ou ne pas l'avoir comprise dans toute sa portée. Je suis parfaitement libre de garder mon autonomie de croyant en présence de résultats scientifiques que d'autres ont élaborés. J'ai la plus profonde admiration pour Leverrier découvrant, par le calcul, la planète Neptune, mais je ne suis pas le moins du monde obligé, pour cela, de ne pas voir Dieu, avec lui, dans les profondeurs des cieux. De même, je puis donner raison au critique le plus extrême quand il s'agit de la fixation d'un fait de l'histoire d'Israël, et n'en pas conclure avec lui, s'il croit devoir le faire, que Dieu ne s'est pas révélé dans l'Ancien Testament. Il importe beaucoup que nous fassions une semblable distinction, et que nous n'identifiions pas la qualité de croyant avec celle de représentant d'une conception historique quelconque. Cela nous permet de suivre les travaux de la science sans renier notre foi, et nous donne le droit de contredire, sur leur propre terrain, ceux qui, dans l'enthousiasme des découvertes humaines, mettent à l'arrière-plan le maître des hommes et des évènements. Si donc nous laissons de côté les opinions religieuses des critiques et si nous demandons, en nous plaçant à notre point de vue : Les conceptions nouvelles sur l'Ancien Testament, dans la mesure où elles sont scientifiquement justifiées, ébranlent-elles vraiment la valeur religieuse de ce livre ? la réponse sera un non très catégorique.

En premier lieu, nous sommes actuellement dans une beau-

coup meilleure position pour répondre victorieusement aux objections et aux critiques populaires que j'ai mentionnées tout à l'heure. Nous avons appris, en effet, pour autant que nous ne sommes pas restés enfermés dans les liens de l'ancien supranaturalisme, à nous représenter, d'une façon beaucoup plus organique et vivante, l'action de Dieu dans le monde et spécialement au milieu du peuple d'Israël. Nous ne l'envisageons plus, du moins dans la plupart des cas, comme une intervention étrangère aux œuvres et aux pensées des hommes, sans lien direct avec le passé, sans fusion intime avec le présent, comme quelque chose qui se produit de temps en temps pour donner une impulsion dans une direction déterminée et laisse agir ensuite les forces naturelles, mais comme la direction souveraine des événements, toujours présente, mais aussi toujours appropriée au degré du développement humain, poursuivant un but supérieur à celui que les hommes entrevoient, mais travaillant avec les moyens et les connaissances qu'ils possèdent, se servant même de leurs faiblesses et de leurs passions pour préparer l'avenir, en un mot éduquant par l'expérience plutôt que par l'autorité. Tout cela, sans préjudice de l'action plus directe exercée sur les personnalités extraordinaires qui vivent en relations spéciales avec Dieu et deviennent les porteurs de la révélation religieuse, quoiqu'elles conservent toujours la marque de l'époque qui les a vues naître. Avec de telles pensées, nous ne sommes plus scandalisés par les massacres au nom de Dieu que l'on a tant reprochés à l'Ancien Testament, par les mensonges que se permettent ses serviteurs et qui ne les empêchent pas de jouir de sa protection, par les privilèges qu'il accorde à des gens qui nous en paraissent peu dignes, par les cris de colère et de vengeance que nous rencontrons jusque dans les psaumes et chez les plus grands prophètes, par le particularisme souvent étroit de la religion d'Israël, par le caractère jaloux que s'attribue l'Eternel des armées. Nous savons que tout cela, ce sont ou bien des imperfections imputables uniquement au degré, encore inférieur, du développement de l'humanité, ou bien des formes transitoires nécessaires de

la révélation définitive. Le Dieu de bonté et de miséricorde ne s'est pas complu dans les massacres des Cananéens : tout en relevant qu'ils ont plus existé dans la théorie que dans la pratique, nous interprétons la nécessité religieuse dont ils sont revêtus dans l'Ancien Testament comme la formule inadéquate de cette loi de l'histoire qui veut que les peuples corrompus disparaissent devant les peuples plus jeunes, porteurs du développement de l'avenir.

Ne plus scandaliser est déjà un mérite. Un mérite plus grand est de contribuer positivement au développement de la connaissance et de la vie religieuse. Ce mérite plus grand demeure encore aujourd'hui celui de l'Ancien Testament. Je ne m'arrête pas à relever la multitude de choses admirables que nous trouvons dans les psaumes, dans les prophètes et dans les autres livres. J'ai déjà dit que les travaux modernes ne nous avaient réellement enlevé aucun des trésors que nous possédions, et que, sans nous inquiéter des changements opérés, ou plutôt en mettant à profit ces changements pour arriver à une compréhension plus grande, nous pouvons encore aujourd'hui nous édifier à la lecture de ces pages admirables qui expriment d'une façon souveraine les sentiments de l'âme religieuse. Je désire maintenant insister plutôt sur deux points de portée générale que les travaux modernes me semblent avoir contribué à remettre en lumière. Voici le premier. Dans des temps qui ne sont pas très éloignés on ne voyait guère dans les prophètes que les prédictions messianiques. On n'ignorait pas qu'ils avaient dit autre chose, mais ce qui intéressait vraiment, c'était ce qu'ils annonçaient au sujet du Messie, de son œuvre et de l'établissement définitif du règne de Dieu. En cela on ne faisait que suivre un exemple extrêmement ancien, puisque l'on croit en retrouver des traces jusque dans l'Ancien Testament et que c'est de la même tendance qu'est née la littérature apocalyptique. Et on comprend qu'en présence de la loi qui formulait toutes les obligations de l'Israëlite, les affirmations morales des prophètes, leurs annonces de jugement parussent d'intérêt secondaire. Mais maintenant l'on s'est rendu

compte que l'œuvre des prophètes, même après l'œuvre de Moïse, a été bien plus une prédication de justice qu'une prédiction de l'avenir, et qu'elle était non pas une reproduction orale de la loi écrite, qui n'existait encore que fragmentairement, mais une manifestation immédiate et directe de l'esprit de Dieu. Ainsi comprise, l'œuvre des prophètes devient tout entière du plus haut intérêt. Nous y cherchons les accents variés de la voix même de Dieu dans la révélation qu'il donne aux hommes de sa volonté et de son autorité toute puissante. Mais il y a autre chose encore. La personne même des prophètes a été remise en lumière avec leurs luttes intimes, leur foi, leurs espérances, leurs aspirations, leurs conceptions spéciales. Les livres historiques ne nous parlent presque pas d'eux, mais on les a retrouvés dans leurs écrits, on a cherché à dégager leur physionomie, on les a fait revivre, et nous pouvons, du moins les principaux d'entre-eux, les contempler à l'œuvre, nous rendre compte des motifs qui les faisaient agir, des buts qu'ils poursuivaient, des difficultés qu'ils rencontraient : en un mot, nous avons devant nous de puissantes personnalités religieuses, et rien n'est plus propre à nous instruire et à nous édifier qu'un contact prolongé avec ces hommes de Dieu, qui étaient dominés par la puissance d'en haut, mais qui étaient en même temps des hommes de leur époque. En les voyant de près, nous découvrons qu'ils n'étaient pas, comme on les a représentés souvent, des instruments passifs d'une révélation surnaturelle, mais des combattants à l'esprit divinement éclairé qui luttaient avec toutes les énergies de leur cœur et de leur foi pour la cause de l'Eternel. Ils sont ainsi plus rapprochés de nous, mais quel puissant exemple ils nous donnent de consécration, de confiance, d'énergie persévérante, de fidélité et d'obéissance ! C'est vraiment un appel de Dieu, et je ne connais rien qui puisse mieux faire éclater la valeur religieuse de l'Ancien Testament.

Qu'on me permette à ce propos un souvenir personnel. Je m'enthousiasmais un jour dans une réunion pastorale pour Esaïe offrant à Achaz un signe dans le ciel ou un signe dans

le scheol, afin de l'amener à se confier dans le secours de l'Eternel, et je voyais réunies dans cette offre la conscience profonde qu'Esaïe avait d'être le messager de Dieu, et sa foi inébranlable, une foi à soulever les montagnes, dans la bonne volonté de l'Eternel à l'égard de son peuple. Je fus singulièment refroidi par la remarque d'un de mes frères qui me dit : Mais je ne vois rien là de si extraordinaire, puisque Dieu avait parlé au prophète et que celui-ci ne faisait que rappeler les paroles divines. Au point de vue théopneustique la remarque était fondée, mais en diminuant le prophète au profit de l'action divine, elle enlevait à la scène son incomparable grandeur et la leçon profonde qu'elle contient pour nous, sans rien ajouter à la révélation proprement dite. J'eusse presque autant aimé que l'on me répondît avec Hitzig que le prophète s'avançait beaucoup et que l'Eternel aurait bien pu le laisser « en plan ».

Le second point que je voulais relever est celui-ci. L'Ancien Testament est toujours le document le plus précieux que nous ayons d'un plan de Dieu dans le gouvernement du monde. Ce plan, je ne le trouve pas seulement dans la longue lignée des prophètes qui reprennent la tâche où leurs prédécesseurs l'ont laissée, et qui par leur ministère sauvent Israël en proclamant sa ruine, hérauts d'une même pensée, défenseurs d'une même cause, serviteurs du Dieu de justice et de sainteté dont ils établissent à toujours l'autorité suprême au milieu des détresses du châtiment, ou malgré la misère des commencements nouveaux. Mais je le trouve dans toute l'histoire d'Israël qui n'est en fin de compte que l'histoire de sa religion. Je le trouve, malgré les objections de droite, dans l'imperfection relative des débuts, où l'on aimait à placer autrefois la plénitude du développement et où il ne faut chercher sans doute qu'un acte créateur qui a déposé dans la pâte un levain nouveau, dont les siècles subséquents ont peu à peu manifesté tous les effets. Je le trouve, malgré les objections de gauche, dans la cristallisation de l'œuvre des prophètes, dans ce légalisme postexilique dont on dit volontiers tant de mal, mais qui a été la sauvegarde des conquêtes

réalisées, qui s'est du reste transformé avec les siècles et qui a créé le milieu dans lequel seul pouvait naître l'Evangile. Sans doute nous voyons partout, mêlée à ce plan de Dieu, la main de l'homme, qui tend sans cesse à le gâter, qui l'oblige à de multiples méandres et qui paraît quelquefois le réduire à néant, mais qui n'en fait que mieux éclater la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu, réalisant sa volonté malgré les résistances de l'ignorance et de la méchanceté humaines.

Ah! messieurs, il me semble quelquefois que je dois me tenir immobile, comme en présence d'un spectacle admirable de la nature, et me borner à contempler. Et je n'admire pas seulement l'ensemble, les grandes lignes qui tracent nettement la voie montante que Dieu a suivie dans l'éducation d'Israël. Mais je suis frappé aussi par la beauté des détails qui remplissent le tableau. Quand dans un décor tracé par l'imagination encore naïve d'un monde dans les premiers âges de la connaissance, je découvre une description du péché, de sa source intime et de ses funestes effets, qui s'impose à moi par sa vérité profonde, je m'incline devant cette œuvre inimitable de la sagesse divine. Quand j'entends le psalmiste, après une lutte héroïque contre l'étonnement douloureux que lui cause le gouvernement du monde, retrouver la paix et la joie, non pas seulement dans la pensée du sort final des méchants, mais dans le sentiment qu'au milieu même de ses détresses Dieu était avec lui, et que posséder Dieu est le bien suprême, je frémis comme si j'entendais tout près de moi le bruit des pas de l'Eternel qui se révèle à son serviteur. Quand, en face de Jérusalem désolée, la première réponse faite au cri d'angoisse qui monte de la terre jusqu'au ciel est cette déclaration qui contient tout: Je suis ému pour vous d'un grand amour, je me crois transporté au seuil de la nouvelle alliance, et j'adore d'avance le Dieu qui sauvera le monde en Jésus-Christ.

Quels enseignements d'autre part ne trouvons-nous pas pour notre temps dans l'étude de cette œuvre divine du passé! Nous qui sommes des impatients, qui voudrions voir

immédiatement le fruit de nos travaux, ou qui demandons une prompte consommation du règne de Dieu, nous apprendrons certainement la patience si nous considérons combien a été longue l'éducation du peuple d'Israël. N'a-t-il pas fallu des siècles pour l'amener à connaître véritablement son Dieu et à le servir lui seul? — Nous sommes encore aujourd'hui tentés de confondre les sacrifices et les offrandes avec le vrai service de notre Père céleste. Les prophètes sont là pour nous rappeler les uns après les autres que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et la justice que les grandes cérémonies. — Nous nous lamentons quand il nous semble que Dieu a abandonné son peuple et le laisse à lui-même. L'histoire d'Israël nous montre qu'il prépare dans les temps de silence les grandes choses de l'avenir.

Tout cela se laisse entendre, me dira-t-on, mais vous avez oublié que l'histoire des religions nous tient un autre langage. En face des formes multiples qu'à prises le sentiment religieux, des lois semblables qui semblent présider partout à son développement, des grandes choses qu'il a produites chez divers peuples, est-il encore possible de parler de la religion d'Israël comme si elle était plus que d'autres une manifestation de l'œuvre divine dans le monde? Nous voulons admettre que le fait religieux n'est pas simplement un fait psychologique et qu'il repose en dernier ressort sur une action d'en-haut. Mais cette action n'a-t-elle pas été partout la même, et les différences dans la forme qu'elle a revêtue ou dans le degré de développement qu'elle a atteint, ne sont-elles pas imputables exclusivement aux circonstances du milieu ou aux capacités différentes des hommes?

Loin de moi la pensée de nier une action constante de Dieu dans le monde en général, et de ne voir dans les religions païennes que de pures aberrations de l'esprit humain. Il y aurait là une conception de Dieu qui ne serait pas conforme à la pleine révélation qu'il nous a donnée de son amour, et que Malachie avait déjà dépassée quand il déclare que le nom de l'Eternel est grand parmi les nations, et qu'en tout lieu on brûle de l'encens en l'honneur de son nom et lui présente

des offrandes pures. Il convient de rendre justice aux manifestations de piété que nous trouvons ailleurs qu'en Israël, de reconnaître la profondeur de sentiments et le grand développement moral qui les accompagnent dans bien des cas, et de saluer avec respect dans toute aspiration profonde vers la divinité, dans toute conquête religieuse et morale, où qu'elle se trouve et sous quelle forme qu'elle se présente, une œuvre de Dieu.

Mais que l'on compare après cela la religion d'Israël avec les autres religions de l'antiquité, qu'on la compare spécialement avec cette religion babylonienne qui a trouvé dans les derniers temps de si fervents admirateurs, et l'on ne pourra que conclure qu'il y avait en Israël quelque chose qui ne se trouvait pas ailleurs; et ce quelque chose, qu'on le distingue quantitativement ou qualitativement de ce que nous trouvons chez les autres peuples, est ce que nous appelons la révélation de l'ancienne alliance.

La supériorité que l'Ancien Testament doit à la révélation spéciale dont il est le porteur, et qui est pour nous la preuve même de cette révélation, éclate avant tout dans sa conception de Dieu.

On l'a contesté en opposant au monothéisme d'Israël le monothéisme que l'on rencontre chez les esprits éclairés des autres peuples ou en déclarant que les dieux païens, malgré leur diversité, ne sont pas aussi éloignés qu'on le dit du Jahveh de l'Ancien Testament. C'était faire preuve de peu de sens religieux. Il y a une distance énorme entre le monothéisme biblique et le monothéisme ésotérique qu'on met en parallèle avec lui. L'unité de l'essence divine n'a pas en soi une importance absolue au point de vue proprement religieux: elle peut être une simple doctrine philosophique qui laisse le cœur froid et ne crée pas une religion nouvelle. On l'a bien vu à Babylone où, malgré les connaissances supérieures que l'on attribue aux prêtres de Marduk, le polythéisme, et un polythéisme crasse, pour employer une expression même de F. Delitzsch, est demeuré jusqu'à la fin la religion de la nation. On l'a bien vu en Grèce aussi, où le

Dieu de Platon a pu devenir le Dieu des classes éclairées, mais n'a jamais été un Dieu que l'on adorait et que l'on servait. Ce n'est qu'en Israël que le Dieu unique était vraiment un Dieu vivant, qui entrait en relations personnelles avec ses adorateurs, qui bénissait et qui châtiait d'après les impulsions de son amour et de sa justice, qui veillait avec sollicitude sur ceux qui lui appartenaient, qui faisait triompher sa volonté contre ses adversaires, qui remplissait en un mot le monde de sa présence et de ses actes. Si je ne craignais d'être mal interprété, je dirais volontiers qu'il y avait dans le Dieu d'Israël toute la plénitude de vie que le polythéisme répartissait entre ses multiples divinités, et que Jahveh concentrait en sa personne toutes les grandeurs, toutes les forces et toutes les grâces des dieux des nations. C'est ce qui le rend infiniment supérieur au Dieu unique des doctrines ésotériques. Et d'autre part, de combien ne dépasse-t-il pas, non seulement chacun de ces dieux en particulier, mais la totalité de leurs grandeurs réunies? Je veux bien que même dans l'Ancien Testament il a son histoire, et que nous ne le voyons pas dès l'origine à la hauteur qu'il a atteinte dans les conceptions prophétiques ; je reconnais également qu'avant le christianisme il n'a jamais complètement perdu le trait particulariste que lui donnait son caractère de Dieu spécial d'Israël. Mais réunissons tous les rayons qui s'échappent de sa personne, et nous aurons un Dieu à la fois tout-puissant et tout-bon, infiniment élevé au-dessus des hommes et cependant attentif à chacun d'eux, souverain maître du monde sans que la présence du mal lui soit imputable, source suprême et gardien de la justice et cependant toujours prêt à pardonner à ceux qui se repentent et qui demandent grâce. Ce Dieu, nous le sentons, c'est le nôtre ; c'est celui que nous adorons en Jésus-Christ, débarrassé des quelques voiles qui le couvraient encore, c'est celui qui remplit les cieux et la terre et que nous appelons notre Père. Et cela est si vrai que l'Ancien Testament demeure encore pour nous la source la plus abondante de la connaissance de Dieu. Le Nouveau Testament nous le révèle dans la

plénitude de sa grâce, mais c'est dans l'Ancien Testament que nous apprenons à le connaître.

D'où vient donc à l'Ancien Testament cette connaissance supérieure du vrai Dieu ? Elle ne lui vient, et ici nous en appelons aux résultats mêmes de l'histoire des religions, ni de Babylone, ni de l'Egypte, encore moins de la Grèce ; elle est née sur le sol même d'Israël, elle est l'expression des expériences du peuple, le message de ses prophètes. Comment tout cela se serait-il fait si Dieu lui-même n'avait pas été tout particulièrement présent au milieu du peuple qui s'appelle son peuple, et ne s'était pas révélé à ses serviteurs ?

C'est là aussi ce qui nous explique la seconde grande supériorité que la religion d'Israël possède sur toutes les autres. Je veux parler de la piété et de ses manifestations. Certes, il y a dans les autres religions des accents admirables qui nous émeuvent, et nous ne voulons marchander ni aux Babyloniens, ni aux Egyptiens, ni aux Perses, ni aux Indous, ni aux Grecs, l'expression de la profonde sympathie avec laquelle nous écoutons les paroles de leurs hommes inspirés. Mais nulle part nous ne nous sentons sur un terrain aussi rapproché de nous que l'Ancien Testament. Nulle part la profondeur de l'émotion religieuse et l'énergie du sentiment moral ne sont aussi intimément unies que chez les prophètes. Nulle part la confiance en Dieu, l'assurance de sa grâce, la joie de sa présence ne sont exprimées avec autant de force que dans les cantiques israélites. Nulle part la repentance et le désir du pardon ne sont à la fois aussi énergiques et aussi purs de tout alliage étranger que dans certaines prières du psautier ou des livres historiques. Et s'il faut citer un élément négatif qui a bien son importance, nulle part nous ne trouvons dans l'Ancien Testament, à côté de la crainte de Dieu et du recours à sa grâce, la crainte des esprits malfaisants et les efforts pour conjurer leurs maléfices. Sans doute tout n'est pas également élevé dans les psaumes ou même chez les prophètes ; le caractère encore imparfait de l'ancienne alliance ne se dément pas ici non plus ; mais au milieu de ces choses qui heurtent notre sentiment chrétien,

nous percevons une piété si forte, si intime, si vivante, si conforme à la piété que nous demandons à Dieu de développer dans nos propres cœurs, que nous disons sans hésiter: Dieu était avec ces hommes, et eux-mêmes ont été ses serviteurs d'une toute autre façon que les plus grands parmi les sages des autres nations.

Je n'insiste pas, car vraiment il n'en est pas besoin. Mais il est une chose que je tiens à dire encore. Savez-vous où je trouve la preuve la plus frappante de la supériorité de la religion d'Israël sur les religions voisines et spécialement sur la religion babylonienne au profit de laquelle on a tant cherché à la rabaisser ces derniers temps? Je la trouve justement dans ces récits ou dans ces institutions qui doivent prouver sa dépendance de la grande Babylone. Pour mon propre compte, je ne fais aucune difficulté d'admettre que la matière première est probablement d'origine babylonienne. Mais quand après cela je compare le récit de Genèse I avec le mythe babylonien de la création, ou le récit du déluge chez les deux peuples, je saisis à pleines mains, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les preuves que l'Ancien Testament est, religieusement parlant, à cent piques au-dessus des poèmes de Babylone. La comparaison est d'autant plus fatale pour le panbabylonisme que l'on concède le même point de départ. Car il n'y a plus alors qu'une manière d'expliquer la transformation profonde que les écrits en question ont subie en Israël, si profonde que nous voyons l'un d'eux passer de la fantasmagorie pure à la description la plus sereine, la plus haute, la plus vraie des rapports primordiaux de Dieu et du monde. Cette seule explication, c'est la présence en Israël d'une religion autonome, assez forte pour s'assimiler, sans rien perdre de son originalité, les éléments les plus réfractaires, et vraiment pénétrée de l'esprit de la révélation, seul capable de nous apporter tant de lumière avec des choses qui en avaient si peu.

Vous le voyez, la critique religieuse, pas plus que la critique historique ou la critique littéraire, ne peut nous enlever l'Ancien Testament. Au contraire, elle ne nous le fait

que mieux apprécier, car elle nous montre qu'au milieu de tous les changements qui s'opèrent dans la manière de le lire ou de l'interpréter, il n'a rien perdu de ce qui constitue sa valeur propre. Il continue à nous révéler les premières phases de l'œuvre d'amour que Dieu a accomplie en faveur des hommes, et à nous donner les enseignements les plus précieux sur les plus hautes questions qui puissent nous préoccuper. N'auriez-vous donc pas tort de répéter la question anxieuse de ceux qui tremblent devant les travaux modernes et qui disent : Que reste-t-il de l'Ancien Testament? Ce qui est en train de disparaître, ce sont d'anciennes opinions sur l'Ancien Testament ; mais l'Ancien Testament reste, il reste dans tout ce qu'il a de grand et de durable, je dirais même qu'il reste avec toutes ses faiblesses, avec ses ombres comme avec ses lumières, car les ombres ne font que mieux ressortir la lumière. Il faudra d'autres armes encore que celles qui ont été forgées jusqu'ici pour le détruire ; et forgeât-on ces armes, elles ne suffiraient pas à la tâche, car si l'Ancien Testament a été écrit par la main des hommes, et s'il est, sous bien des rapports, un livre humain, pleinement humain, il porte en lui-même l'Esprit de Dieu, et jamais rien ne pourra prévaloir contre l'Esprit de Dieu.